

Jean-Noël Jeanneney

Le Panda



Portaparole

Jean-Noël Jeanneney
LE PANDA

ou les caprices du secret

un prologue et huit tableaux

Collection I venticinque / Théâtre
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression
Geca / Industrie Grafiche
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles (France)
Tel. +33 4 9091 3861
www.portaparolefrance.com
info@portaparole.it

ISBN 978-2-37864-012-5

Première édition mai 2019

Le Panda

« Que nul ne s'y trompe ! cette pièce est une fable », avertit l'auteur. Toute ressemblance avec des personnages réels est naturellement fortuite. Mais l'histoire de ce panda disparu et retrouvé ne cesse pas de conduire joyeusement à la politique, à la diplomatie, à l'écologie, parmi un tourbillon de surprises qui bousculent sans relâche les personnages. Avec, d'un bout à l'autre, les caprices du secret tel qu'imposé, instrumentalisé, débusqué. Voici la troisième œuvre théâtrale de Jean-Noël Jeanneney.

CE MATIN, L'ÉPOUSE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, S'EST RENDUE AU ZOO DE SAUVAL POUR Y SALUER ET Y HONORER LE PANDA.

Du même auteur aux éditions Portaparole :

Fantômes, Pierre Assouline, préface

L'Un de nous deux

Google sfida l'Europa

Uno di noi due

Brancardier à Verdun, Jean Hustach, préface

In guardia !

L'Affaire Crochette

Il caso Crochette (2018)



Jean-Noël Jeanneney, historien, professeur émérite d'histoire politique et culturelle à Sciences Po, a exercé de nombreuses fonctions publiques, notamment comme président de Radio France puis de la Mission du Bicentenaire de la Révolution, membre de deux gouvernements de François Mitterrand et président de la Bibliothèque Nationale de France. Il produit chaque samedi matin l'émission *Concordance des temps* sur France Culture.

Prologue

Le logis de Philippine et Gaëtan

Le décor d'une grande soupenite éclairé par des velux qui sont salis de l'extérieur. Aux murs, des papiers peints défraîchis. Au centre, un grand lit. À droite, une porte dont on verra qu'elle ouvre sur une salle de bains. À gauche, une table de cuisine couverte de linoleum et portant des assiettes et deux verres avec les reliefs d'un repas. Deux chaises en bois et un fauteuil défoncé. Un vieil évier au fond, dont le robinet goutte.

Philippine, vêtue d'un peignoir, couchée sur le lit, joue mollement à ôter et remettre des chaussures à talon, au bout de ses jambes. Après un moment, elle se met à chançonner, à la façon d'Anna Karina dans Pierrot le fou, sur tous les tons.

PHILIPPINE. — « Qu'est-ce que je peux faire ?, j'sais pas quoi faire ».

Gaëtan apparaît dans l'embrasement de la porte qui s'ouvre sur l'escalier extérieur, sans qu'elle l'entende. Il porte un jean fatigué et un t-shirt sur lequel il est écrit en grosses lettres : « De chacun selon ses capacités. À chacun selon ses besoins ».

GAËTAN, en regardant la pièce, d'un air affligé. — Tu aurais pu au moins débarrasser la table.

PHILIPPINE, sans agressivité. — Commence par vider la poubelle...

GAËTAN. — Six étages, pour l'instant, c'est trop... Pas assez de calories... Nous mangeons maigre...

PHILIPPINE. — Alors, toujours rien ? Ton oncle, toujours aussi rapia ?

GAËTAN. — Plus que ça : il est odieux. Mon t-shirt a dû l'énerver. Pas malin de ma part, je dois dire.

PHILIPPINE. « De chacun selon ses capacités. À chacun selon ses besoins ». Vieille formule socialiste. Déroutant pour lui...

GAËTAN. — Eh oui, il a ricané sur un trop grand fossé entre mes besoins et mes capacités. Il m'a fait la leçon. Condescendant. Je lui ai expliqué que j'étais dans la mouise. Il m'a regardé de haut, avec ce côté VRP satisfait qui fait son charme (*il a un rire amer*) et il m'a dit que si je savais l'étymologie de ce mot-là, de la « mouise », il me donnerait cinquante euros. L'art d'humilier. J'ai claqué la porte. Je n'irai plus là-bas.

PHILIPPINE. — En plus, tu ne connaissais pas la réponse... Du chinois... Pour un romancier en construction, c'était regrettable.

GAËTAN, *piqué*. — Cela vaut bien une speakerine sans micro...

PHILIPPINE. — Salaud ! Mais bon, je l'ai bien cherché... Passe-moi donc le Larousse. (*Toujours sur le dos, elle feuillette le gros volume.*) « Mouise », ah, ah ! Ça vient de l'allemand et du hollandais. Mus, moes, ça veut dire purée... Il y a aussi muëсли, qui veut dire panade... Bien adapté pour nous, vraiment... (*Un temps. Elle relit à haute voix l'inscription.*) « À chacun selon ses besoins, de chacun selon ses capacités » ... Dans ce décor et devant ces pâtes refroidies, il est clair que nos besoins sont très grands.

Mais nos capacités... Pour l'instant la preuve n'est pas faite. Je dirai même qu'elle manque cruellement.

Elle saisit machinalement un petit poste de radio qui est à côté d'elle sur le lit et le met en marche. On entend la fin d'une publicité, puis un journaliste.

VOIX DU JOURNALISTE. — Ce matin, l'épouse du président de la République, s'est rendue au zoo de Sauval pour y saluer et y honorer le panda. On sait que le nom de celui-ci a été choisi personnellement par la femme du président chinois. Il s'appelle Yuan Meng, c'est-à-dire « l'accomplissement d'un rêve ». Il est âgé de cinq ans. Tout gris et blanc rosé, il pèse déjà douze kilos. Il est né naguère des amours d'un couple prêté pour quelque temps par Pékin à la France. La cérémonie a été organisée en présence du vice-ministre chinois des affaires étrangères et de l'ambassadeur de Pékin en France. L'épouse du chef de l'État a déclaré que Yuan Meng était, je la cite, « le fruit exquis de l'amitié indéfectible entre nos deux pays ». À quoi le ministre chinois a répondu, sur le ton d'une gravité inattendue, qu'il comptait sur les autorités françaises pour veiller avec un soin méticuleux sur cet animal sans pareil, qui est chéri dans son pays comme un trésor national vivant. Il a dit que tous ses compatriotes font de lui un symbole, et que sa présence au zoo, en parfaite santé, témoignerait à l'avenir des soins que la France apporterait à entretenir, dans la paix, la fleur des relations diplomatiques, économiques et culturelles entre les deux nations. Tout dommage subi par le panda serait, a-t-il ajouté, gravement néfaste à la bonne entente entre nos deux pays ».

GAËTAN. — Voilà bien de la pompe pour un ours en peluche...

PHILIPPINE, *en coupant le son de la radio.* — Attends, attends... Mes besoins, tu les connais... inassouvis. Mes capacités, tu les sous-estimes. J'ai une idée.

GAËTAN. — Une idée ?

PHILIPPINE. — Devine !

GAËTAN. — Je ne vois pas.

PHILIPPINE. — On enlève le panda !

GAËTAN. — Pardon ?

PHILIPPINE. — J'ai bien dit. Assieds-toi. (*Silence.*) Tu vois comme moi l'importance qu'a prise ce petit animal. Personne ne supporterait qu'il disparaisse. Pour la rançon, on peut être gourmand. Sans courir un grand risque. Ce n'est pas le baron Empain, la femme de Marcel Dassault ou le petit Mérieux, des laboratoires. Leurs ravisseurs ont écopé de quantités d'années de prison. Mais un simple animal... Si jamais on se fait pincer, les gens trouveront ça plutôt drôle et on en sera quitte pour un blâme et une leçon de morale. On a bien volé la Joconde, il y a plus d'un siècle, avec d'énormes primes promises à qui aiderait à la restituer. (*Elle consulte son ordinateur.*) Tiens, tu vois : à peine quelques mois de prison, en 1914, pour l'ouvrier italien qui l'avait dérobée au Louvre... Pour nous, dans l'air du temps, du sursis, sûrement, si jamais nous sommes pris.

GAËTAN. — Comme tu y vas !

PHILIPPINE. — Et, d'ailleurs, nous ne nous ferons pas attraper. Affaire d'imagination, de rapidité et d'effet de surprise. « L'accomplissement d'un rêve ». Attends. (*Elle cherche sur son écran.*) Regarde. Voici le plan détaillé du zoo. Qu'est-ce que tu en dis ?

NOIR

Premier tableau

Le bureau du directeur du zoo.

Des animaux empaillés. Fenêtres ouvertes sur le jardin. Six écrans de télévision en noir et blanc offrent des points de vue sur des cages et l'entrée du public. Sur la cheminée, une grande photographie du panda. Le directeur, Émile Pertuis, est assis sur le bord de sa table de travail.

SCÈNE 1

Pertuis, seul. Il se saisit gaiment d'un gros panda en peluche qui est posé sur son bureau, il le regarde dans les yeux et il se met à chanter sur l'air d'une comptine.

PERTUIS. — Petit Panda, c'est aujourd'hui ta fête
Jinping l'a dit, nous sommes bien contents...
Petit Panda, c'est aujourd'hui ta fête
Et j'ai des fleurs pour couronner ta tête

Il prend des marguerites dans un vase sur sa table et les glisse dans l'oreille du panda.

PERTUIS. — Petit Panda, c'est aujourd'hui ma fête.

Il accroche deux autres fleurs à sa propre oreille et esquisse un pas de danse, le panda dans ses bras.

SCÈNE 2

Pertuis, Gigot.

On frappe à la porte. Pertuis repose précipitamment le panda et enlève les fleurs de son oreille.

PERTUIS. — Entrez !

Entre Kevin Gigot, collaborateur de Pertuis. Il porte une blouse grise sur des jeans. Il tient des journaux à la main.

GIGOT. — Voici une revue de presse du grand événement, monsieur le directeur. Huit jours de compliments presque unanimes.

PERTUIS. — Presque ?

GIGOT. — Il y a toujours les grognons, les écolos frénétiques qui ne voudraient voir d'animaux qu'en liberté. Sans jamais dire que nos bêtes à nous sont ici bien mieux protégés contre toutes les agressions de leurs ennemis naturels. Quand je pense au panda, nous sommes ses bienfaiteurs. Car sans nous...

PERTUIS. — Et sans les Chinois... Je viens de recevoir par courriel un message de l'ambassadeur. Cérémonieux mais chaleureux. Avec quand même une pointe de méfiance ? Ils viennent de nous envoyer un couple de deux vétérinaires pour vérifier l'alimentation de notre cher Yuan Meng, et sa bonne santé après toutes ces agitations officielles. Dubuisson les a accueillis. Je vais aller voir tout à l'heure ce qu'ils ont à nous dire.

GIGOT. — Des vétérinaires chinois ?

PERTUIS. — Oh non ! Des Français. Jeunes, me dit-on, mais avec beaucoup d'autorité. Ils sont diplômés d'une université de Pékin, d'après les parchemins explicites qu'ils nous ont montrés. Quand je dis : « explicites »... Comme c'est écrit en chinois, on en juge mal... (*Le téléphone sonne. Pertuis décroche.*) Dubuisson, oui ? Eh bien, ils sont vraiment minutieux. Ah bon... Pourquoi pas ? Mais faites-les accompagner par Pachard. Cela l'instruira de voir travailler ses confrères. Vous me direz les résultats. (*Il raccroche.*) Mon cher Gigot, j'espère que Pachard, qui est si anxieux que notre panda tombe malade sous sa responsabilité, s'instruira de la science mandarine.

GIGOT. — « Mandarine ? »

PERTUIS, *riant à sa mauvaise blague.* — Des mandarins qu'on nous envoie... Ils transportent Yuan Meng, délicatement, vous l'imaginez, dans une chaise-roulante, jusqu'à leur camionnette-laboratoire, qui est trop grande pour nos allées et qu'ils ont parquée près de l'entrée. Pour y prendre toutes sortes de mesures : tension, nature du sang, élasticité des mouvements de ce petit paresseux. Je veux aller voir cela. Mais auparavant, entretenons nos bons rapports avec l'ambassade. Nous aurons encore besoin d'eux, mon cher Gigot.

GIGOT, *flagorneur.* — Ah ça, vous savez faire, monsieur le directeur.

PERTUIS, *décrochant son téléphone.* — Josette, tâchez de me passer le conseiller chinois qui suit nos affaires... Non, Josette, ça c'est l'ambassadeur. Je parle de Cheng Dinh. (*Il épelle le nom, agacé.*) « D I N H ». Vous savez bien, celui qui parle si bien le français et qui nous a expliqué qu'il ne

fallait pas confondre le panda avec un dépendeur d'andouille. (À Gigot.) Il venait d'apprendre la formule, visiblement, et il n'était pas peu fier de sa bonne plaisanterie. Il en riait aux larmes. Le panda tout rond, le dépendeur tout long. Il m'a fait penser à ma grand-mère, dans mon enfance, en Bourgogne : « Grand Niquedouille / Qui décroche les andouilles... ». (*Un temps. Le téléphone sonne.*) Ah, eh bien ! passez-le moi... Bonjour, monsieur le conseiller... Oh non ! c'est nous qui vous sommes reconnaissants. Les visiteurs affluent, après la fête de l'autre jour. Le panda ne communique pas beaucoup ses sentiments, mais il ne paraît pas mécontent de son succès populaire. Dites-le, s'il vous plaît, à l'ambassadeur. Et remerciez-le, en gardant pour vous au passage une bonne part de ma gratitude personnelle, de nous avoir envoyé ces deux vétérinaires qu'on me dit de haute compétence et qui en font profiter notre panda. Voilà qui chagrinerà tous les grands dépendeurs... Pardon... j'essayais de... Pas drôle ? Pardon, je voulais... C'est autre chose ? Qu'est-ce qui n'est pas ? Pas des vétérinaires de chez vous ? Pardon, mais alors... Tonnerre de Zeus... Je vous tiens au courant. (*Il raccroche.*) Gigot, trouvez-moi Dubuisson.

GIGOT, *regardant par la fenêtre.* — Justement le voilà, monsieur. Tout essoufflé. Tout rouge... Il est effrayant.

PERTUIS, *sombrement.* — Je pense qu'il y a de quoi.

SCÈNE 3

Pertuis, Gigot, Dubuisson.

Roger Dubuisson entre en coup de vent. Visiblement bouleversé. Bègue, son bégaiement accentué par l'émotion.

DUBUISSON. — Le pa-pan... le pa-pa, le panda.

PERTUIS. — Eh bien ?

DUBUISSON. — On l'avait installé dans la camionnette des vé-vé... des vétérinaires de Chine.

PERTUIS. — De Chine, vraiment ?

DUBUISSON. — Mais oui, pourquoi ?

PERTUIS. — Malheureux, vous l'avez cru...

DUBUISSON, *comme égaré*. — Mais oui, leurs pa-p... leurs papiers...

PERTUIS. — Tâchez de vous calmer, et de me dire précisément ce qui est arrivé.

DUBUISSON. — Le pa-pan... le panda. Pa-p... Pachard a voulu monter avec lui dans la camionnette. La jeune femme lui a demandé d'attendre dehors, le temps que les yeux du pan-pan... du panda s'habituent à l'obscurité.

PERTUIS. — Je ne vois pas la logique... Il l'a cru ?

DUBUISSON, *parvenant à se maîtriser*. — Oui, elle était si courtoise, si paisible... C'est alors que le jeune homme a fait semblant de chercher quelque chose à l'avant et il a démarré en trombe. Le poste de sécurité n'avait pas fermé la barrière. Les gardes ont poussé de grands cris. Mais la camionnette était déjà loin.

PERTUIS. — Vous avez appelé la gendarmerie ?

DUBUISSON. — Bien sûr, je me suis préci-ci... précipité, mais on m'a dit que tous les effectifs étaient absents : on vient de leur signaler un affreux accident sur le passage à niveau de Bibelot-la-Ferrière. Un car renversé par un train... Toute la bri-bri... toute la brigade s'y est ruée.

PERTUIS. — À quelle distance d'ici ?

DUBUISSON. — Vingt kilomètres...

PERTUIS, *décrochant son téléphone*. — Passez-moi la préfecture. Qu'on cherche le préfet. Mais oui, n'importe où. Urgence absolue. (À Gigot.) Et vous, trouvez-moi un whisky. Tassé.

NOIR

DELRIEU. — Comme le ministre de l'Intérieur vient de vous le dire, toutes les forces de police nécessaires sont mobilisées et nous avons bon espoir de retrouver bientôt les ravisseurs et leur proie très précieuse, cet ursidé qui nous est si cher. Nous avons rassuré à cet égard les autorités de Pékin qui se sont inquiétées du sort d'un animal qu'ils nous ont confié et dont chacun sait combien il est sacré à leurs yeux.

Conception graphique Catia Caruso
Illustration, *Le panda*, Yves Boussin

ISBN 978-2-37864-012-5



9 782378 640125

14 euros

3.11